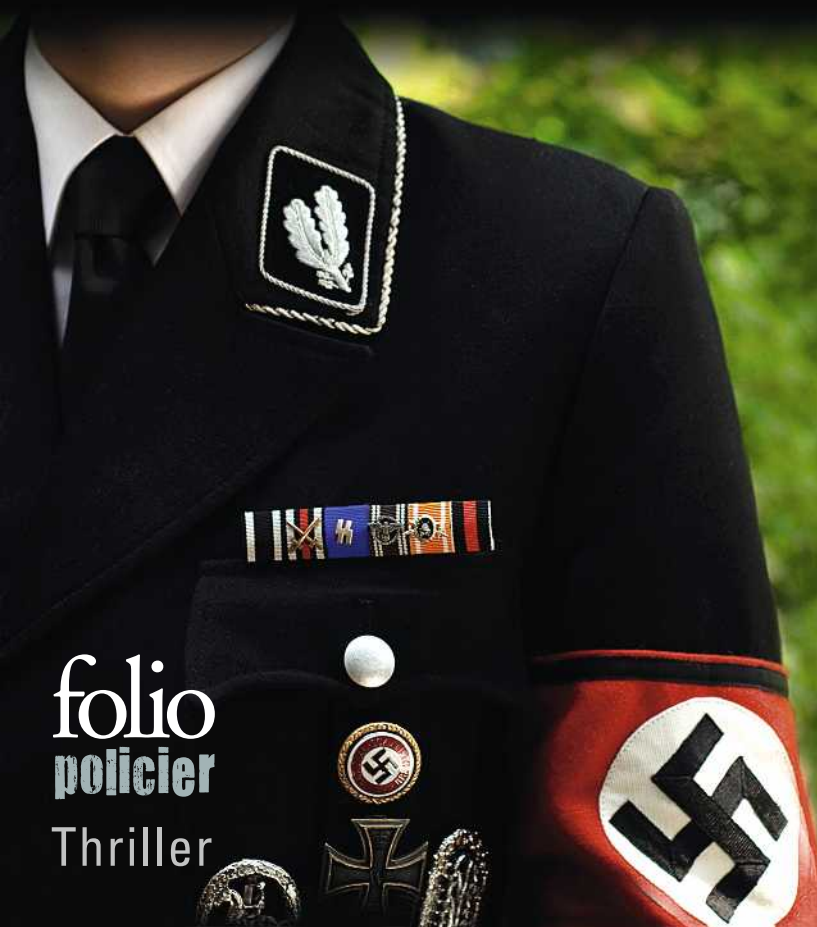


Frederick Forsyth

Le dossier Odessa

folio
policier
Thriller



FOLIO POLICIER

Frederick Forsyth

Le dossier Odessa

*Traduit de l'anglais
par Henri Robillot*

Gallimard

Titre original :

THE ODESSA FILE

*La première traduction de ce roman a été publiée
au Mercure de France en 1972.*

First published as The Odessa File by Hutchinson.

© Frederick Forsyth, 1972.

© Éditions Gallimard, 2014, pour la traduction française.

Couverture : Photo © Flash Parker / Demotix / Corbis (Détail).

Né en Angleterre en 1938, Frederick Forsyth s'engage dans la Royal Air Force avant de se tourner vers le journalisme. Son premier roman, *Chacal*, paraît en 1971 et rencontre immédiatement un succès international grâce à une documentation extrêmement précise et un sens aigu de l'intrigue. Ces qualités trouveront leur confirmation dans les nombreux romans qui suivront comme *Le dossier Odessa* ou *Les Chiens de guerre*.

NOTE DE L'AUTEUR

Il est de tradition pour l'auteur d'un ouvrage de remercier ceux qui l'ont aidé à en mener à bien l'élaboration surtout lorsqu'il s'agit d'un sujet difficile, et de citer leurs noms. Tous ceux qui m'ont apporté leur concours, si peu important fût-il, en me fournissant les renseignements dont j'avais besoin pour écrire *Odessa* ont droit à mes remerciements les plus sincères et si je ne donne pas leurs noms, c'est pour trois raisons distinctes. Certains, anciens membres des SS, ignoraient à qui ils parlaient comme ils ignoraient que leurs révélations feraient l'objet d'un livre. D'autres, qui m'ont fourni de précieuses informations sur les SS, m'ont expressément prié de ne pas mentionner leurs noms. Dans une troisième perspective, j'ai pris moi-même la décision de respecter leur anonymat, désireux de ne pas leur faire courir de risques inutiles.

AVANT-PROPOS

« Odessa » ne désigne ni le port soviétique sur la mer Noire, ni la petite ville américaine qui porte ce nom. C'est un mot composé de six initiales qui, en allemand, signifient « Organisation der Ehemaligen SS-Angehörigen », c'est-à-dire « Organisation des anciens membres de la SS ».

Les SS, on le sait, constituaient cette armée à l'intérieur de l'armée, cet État à l'intérieur de l'État, conçue par Adolf Hitler, commandée par Heinrich Himmler, et chargée de certaines tâches spéciales sous le régime nazi qui fut celui de l'Allemagne de 1933 à 1945. Ces tâches spéciales visaient en principe à assurer la sécurité du Troisième Reich — en fait, la formation des SS fut utilisée par Hitler pour satisfaire l'une de ses ambitions essentielles : purger l'Allemagne et l'Europe de tous les éléments qu'il considérait comme « indignes de vivre », réduire définitivement en esclavage la sous-humanité des races prédominantes dans les pays slaves, éliminer jusqu'au dernier, homme, femme ou enfant, tous les Juifs du continent. Dans l'accomplissement de leurs missions, les SS ont mis au

point et perpétré le meurtre de quelque quatorze millions d'êtres humains, soit approximativement six millions de Juifs, cinq millions de Russes, deux millions de Polonais, un demi-million de Gitans, et un demi-million d'autres victimes diverses parmi lesquelles, encore qu'on ne l'ait pas souvent précisé, près de deux cent mille Allemands et Autrichiens non juifs. Ces derniers étaient soit de malheureux handicapés mentaux ou physiques, soit des hommes considérés comme ennemis du Reich, communistes, sociaux-démocrates, publicistes libéraux, prêtres qui avaient exprimé trop clairement leurs opinions, tous hommes de conscience et de courage. Enfin entraient dans cette catégorie des officiers soupçonnés d'avoir manqué de loyauté vis-à-vis du Führer. Avant d'être détruite, la SS avait fait de la double initiale de son nom et de l'éclair jumelé de son insigne un symbole d'inhumanité sans exemple dans l'histoire. Se rendant clairement compte que la guerre était perdue, tous les hauts gradés de l'organisation, bien avant la fin des hostilités, sans illusions sur les réactions que susciteraient leurs activités parmi les hommes civilisés lorsque la vérité se ferait jour, prirent en secret toutes dispositions pour pouvoir disparaître et reprendre ailleurs une autre existence, laissant la totalité du peuple allemand endosser la culpabilité de leurs forfaits. À cette fin, des stocks d'or SS considérables furent expédiés en contrebande et placés dans des banques à comptes numérotés, de faux papiers préparés avec soin, des filières de départ mises au point. Lorsque les armées alliées achevèrent la conquête de l'Allemagne, les SS res-

ponsables de tant de crimes collectifs avaient dans une grande majorité disparu. L'organisme qu'ils constituèrent pour assurer leur fuite prit le nom d'Odessa. Une fois ce premier objectif atteint, les ambitions des SS rentrés dans la clandestinité se développèrent. Beaucoup n'avaient pas quitté l'Allemagne, préférant s'y maintenir avec leurs faux papiers, sous le gouvernement des Alliés ; d'autres revinrent, leur impunité garantie par de nouvelles identités. Quelques-uns des chefs les plus importants restèrent à l'étranger pour continuer à diriger l'organisation dans la sécurité d'un confortable exil.

Les buts d'Odessa étaient et demeurent au nombre de cinq : réhabiliter les anciens SS et les réintégrer sur le plan professionnel dans les structures de la nouvelle république fédérale créée en 1949 par les Alliés, prévoir le noyautage et l'infiltration des divers partis politiques, retenir les services des meilleurs avocats pour assurer la défense de tout SS traduit devant un tribunal, discréditer dans toute la mesure du possible la justice de l'Allemagne de l'Ouest lorsqu'elle entreprend une action contre un ancien *Kamerad*, aider les anciens SS à trouver des situations dans l'industrie ou le commerce pour leur permettre de profiter du miracle économique qui a entraîné le relèvement du pays depuis 1945, entretenir enfin une propagande constante pour persuader les Allemands que les SS n'étaient rien de plus que des soldats, des patriotes faisant leur devoir vis-à-vis de la mère patrie et ne méritaient en rien les persécutions auxquelles les soumettaient la justice et la conscience morale des hommes.

Dans tous ces domaines, aidée par une masse de manœuvre monétaire considérable, l'organisation Odessa a marqué certains succès en particulier lorsqu'il s'agissait de tourner en dérision l'action des tribunaux du pays. Ayant changé de nom à plusieurs reprises, Odessa a cherché à nier son existence en tant qu'organisation de telle sorte que bien des Allemands tendent à affirmer que cet organisme n'existe pas. La réponse tient en un mot. Odessa existe bel et bien et les *Kameraden* de l'insigne à la tête de mort y sont étroitement liés. En dépit des succès qu'elle a enregistrés dans la plupart de ses entreprises, Odessa essuie parfois une défaite. La plus grave date du début du printemps 1964, lorsqu'une liasse importante de documents parvint dans l'anonymat et sans la moindre indication au ministère de la Justice de Bonn.

Pour les très rares fonctionnaires qui eurent accès à ces documents et qui purent consulter la liste des noms qui y figuraient, un titre y resta attaché : « Le dossier Odessa ».

I

Il semble que chacun se souvienne de façon très précise de ce qu'il était en train de faire le 22 novembre 1963 à l'instant précis où fut annoncée la mort du président Kennedy. Il avait été touché à douze heures vingt-deux, heure de Dallas, et la nouvelle de l'attentat ne fut révélée qu'à une heure et demie dans la même zone. Il était deux heures et demie à New York, sept heures et demie du soir à Londres et huit heures et demie par une nuit froide et pluvieuse à Hambourg.

Peter Miller regagnait le centre de la ville au volant de sa voiture après avoir rendu visite à sa mère dans sa maison d'Osdorf, l'une des banlieues éloignées de la ville. Il se rendait toujours chez elle le vendredi soir, en partie pour vérifier si elle avait tout ce qu'il lui fallait pour le week-end, en partie parce qu'il estimait indispensable d'aller la voir au moins une fois par semaine. Aurait-elle possédé un téléphone qu'il lui eût passé un coup de fil mais, comme ce n'était pas le cas, il faisait le déplacement avec sa voiture. C'était précisément pour

cette raison qu'elle avait toujours refusé de se faire installer le téléphone. Comme d'habitude, la radio du tableau de bord fonctionnait et, d'une oreille distraite, Peter écoutait un programme de musique légère diffusé par la Radio allemande Nord-Ouest. À huit heures et demie, il se trouvait dans Osdorf, à dix minutes environ de chez sa mère, lorsque la musique s'interrompit au milieu d'une mesure tandis qu'un speaker, la voix tendue, prenait la parole.

« *Achtung, Achtung*, voici un communiqué important. Le président Kennedy est mort, je répète, le président Kennedy est mort. »

Miller détacha son regard de la route et jeta un coup d'œil sur la bande faiblement illuminée des longueurs d'onde de son poste comme si son pouvoir de vision avait la faculté d'annuler ce qu'avaient entendu ses oreilles, pouvait l'assurer qu'il était branché par erreur sur une autre station, celle qui ne débitait que des absurdités et des contre-vérités. Bon sang, murmura-t-il à mi-voix ; il pressa du pied la pédale du frein, ralentit et s'immobilisa sur le bas-côté de la route. Puis il releva la tête. De son côté, il remarqua les feux rouges qui s'illuminaient et s'immobilisaient, échelonnés le long de la route, tandis que sur la bande opposée les phares des voitures oscillaient en déviant de la ligne droite pour s'aligner sur la voie de stationnement.

Deux voitures doublèrent Miller, le premier chauffeur klaxonna furieusement et Miller l'entrevit en train de se frapper le front de l'index avec énergie.

Il n'attendra pas longtemps pour être au cou-

rant, songea Miller. La musique légère, dans le poste, avait été remplacée par la Marche funèbre de Chopin, de toute évidence le seul disque de circonstance dont disposât le technicien chargé de l'émission. Par intervalles, le speaker donnait de nouvelles bribes de renseignement au fur et à mesure que les lui fournissait le télétype branché sur le bureau d'information. Certains détails commencèrent à se préciser. La voiture ouverte pénétrant dans Dallas, le tireur posté à la fenêtre du bâtiment scolaire. Aucune allusion n'était faite à une arrestation. Le chauffeur de la voiture arrêtée devant Miller descendit, vint vers lui, s'approcha de la portière gauche, se rendit compte qu'inexpliquablement le volant se trouvait à droite et fit le tour du véhicule. Il portait un blouson à col de fourrure en nylon. Miller abaissa sa vitre.

— Vous avez entendu ça, dit l'homme penché à la portière.

— Eh oui, fit Miller.

— C'est pas croyable, reprit l'homme.

Dans tout Hambourg, dans toute l'Europe, partout dans le monde entier des inconnus s'abordaient entre eux pour discuter de l'événement.

— C'est un coup des communistes à votre avis ? demanda l'homme.

— Aucune idée.

— Vous vous rendez compte que ça pourrait amener une guerre si c'étaient eux, insista l'homme.

— Peut-être, dit Miller.

Il n'avait nulle envie de prolonger la conversation. En tant que journaliste, il imaginait déjà quel chaos envahirait toutes les salles de rédaction

du pays tandis que chaque membre du personnel serait mis à contribution pour sortir l'édition la plus fracassante du lendemain matin. Il y aurait des notices nécrologiques à rédiger, des milliers de nouvelles de dernière heure à épilucher, à classer, à calibrer ; toutes les lignes téléphoniques seraient encombrées par des journalistes vociférant qui, tous, chercheraient à obtenir des détails nouveaux, des scoops originaux, tout cela parce qu'un homme avait eu la gorge arrachée par une balle et gisait sur une table d'hôpital dans une ville du Texas.

Peter regretta de ne plus faire partie de l'équipe régulière d'un quotidien mais il s'était mis à son compte et travaillait en franc-tireur depuis trois ans, spécialisé dans les affaires insolites en Allemagne, ayant en général un rapport avec le monde des criminels, la police et la pègre. Sa mère détestait ce travail, reprochait à son fils de se frotter à des gens sans aveu, des « bandits », et il avait beau lui expliquer qu'il était devenu l'un des reporters enquêteurs les plus demandés du pays, elle n'en considérait pas moins cette occupation comme indigne de son fils unique.

Tandis que les flashes d'information continuaient à se succéder à la radio, Miller s'efforçait de réfléchir, de trouver à l'affaire un aspect original, qui pût être étudié en Allemagne même et jetterait une lumière imprévue sur le grand événement. La réaction du gouvernement de Bonn serait couverte par les journalistes accrédités ; les souvenirs de la visite de Kennedy à Berlin au cours du mois de juin précédent seraient évoqués dans la presse de la capitale.

Mais apparemment, il ne voyait rien de spectaculaire et journalistiquement fructueux à exploiter, qui pût être bien payé par l'un des dix ou douze magazines illustrés allemands qui constituaient ses meilleurs clients.

L'homme incliné vers la portière se rendit compte que Miller semblait distrait et en conclut que son interlocuteur était profondément affecté par la mort tragique du président américain. Aussitôt il renonça à ses allusions à l'éventualité d'un conflit international et prit une mine de circonstance.

— *Ja, ja, ja*, murmura-t-il avec sagacité, comme s'il avait toujours prévu le drame. Des gens violents, ces Américains, croyez-moi, des gens très violents. C'est un trait qui fait partie de leur nature et que nous ne pourrons jamais comprendre ici.

— Bien sûr, répondit Miller, d'un ton absent, l'esprit battant toujours la campagne.

L'autre comprit enfin qu'il faisait fausse route.

— Bon, eh bien, dit-il en se redressant, il faut que je rentre chez moi. *Grüß Gott*.

Il repartit vers sa voiture. Miller se rendit compte qu'il s'éloignait.

— *Ja, gute Nacht*, lança-t-il par la portière, puis il remonta la vitre pour se protéger du crachin oblique et froid qui venait de l'Elbe par rafales.

À la radio, la musique avait été remplacée par une marche lente et le speaker annonça que les programmes de musique légère de la soirée étaient annulés et qu'il ne serait plus retransmis par intervalles que des bulletins de nouvelles entre lesquels s'intercalerait une musique adéquate.

Miller s'adossa au moelleux coussin de cuir de sa

Jaguar et alluma une Roth-Händle, une cigarette de tabac noir sans filtre à l'odeur nauséabonde ; chez un fils aussi décevant, encore une habitude que désapprouvait vivement sa mère.

Il est toujours tentant de se demander ce qui se serait passé si... ou au contraire si... : en général c'est un exercice futile car ce qui aurait pu ou non se produire est destiné à rester un mystère complet.

Mais on peut avancer avec certitude que si Miller n'avait pas écouté sa radio de bord ce soir-là, il ne se serait pas arrêté au bord de la route pendant une demi-heure. Il n'aurait ainsi pas vu l'ambulance, n'aurait pas entendu parler de Salomon Tauber ou de Eduard Roschmann et, quarante mois plus tard, la république d'Israël aurait peut-être cessé d'exister.

Il acheva sa cigarette, écoutant toujours son poste, rabaissa à nouveau sa vitre pour jeter le mégot au-dehors. Sur la simple pression d'un bouton, le moteur de 3,8 litres sous le long capot incliné de la Jaguar XK 150 S ronfla instantanément puis revint à son régime habituel, au feulement amorti de fauve irrité cherchant à sortir de sa cage. Miller mit ses codes, vérifia si la voie était libre vers l'arrière et déboîta pour s'engager dans le flot de la circulation le long de l'autoroute d'Osdorf.

Il avait atteint les feux marquant Stresemannstraße, qui venaient de passer au rouge, lorsqu'il perçut la plainte de la sirène d'ambulance derrière lui. Le véhicule le doubla sur la gauche, dans le hululement modulé de sa sirène, ralentit légèrement avant d'arriver à la hauteur des feux de croisement puis vira sur la droite devant Miller, dans Daimler-

DU MÊME AUTEUR

Au Mercure de France

LE BERGER/THE SHEPHERD, Folio Bilingue n° 162

CHACAL, Folio n° 569

LES CHIENS DE GUERRE, Folio n° 1124

LE DOSSIER ODESSA, Folio Policier n° 715

Au Livre de Poche

L'AFGHAN

L'ALTERNATIVE DU DIABLE, Grand Prix de littérature
policrière 1983

COBRA

LE FANTÔME DE MANHATTAN

ICÔNE

LE MANIPULATEUR

LE NÉGOCIATEUR

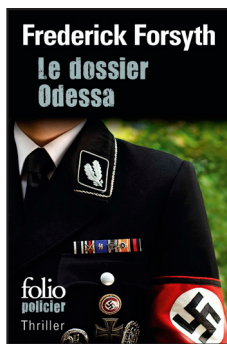
LE POING DE DIEU

LE QUATRIÈME PROTOCOLE

SANS BAVURE

LE VENGEUR

LE VÉTÉRAN



Le dossier Odessa
Frederick Forsyth

Cette édition électronique du livre
Le dossier Odessa de Frederick Forsyth
a été réalisée le 9 janvier 2014 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 978-2-07-045618-5 - Numéro d'édition : 260565).
Code Sodis : N59804 - ISBN : 978-2-07-252488-2.
Numéro d'édition : 260567.